

L'équipe de rédaction : C.Auzépy-10 rue Sully-78180 MONTIGNY -
Site anfas : <http://anfas.free.fr>

christian.auzey@wanadoo.fr

Le mot du Président.

Une assemblée générale de notre association au Plateau d'Albion vaut bien quelques jours de vacances à Chypre ou ailleurs. Odeurs, lumières, étoiles scintillantes, relief tourmenté, base aérienne à sa place, têtes anciennes retrouvées, ambiance décontractée, tout y était pour que les 180 présents se sentent en vacances pendant deux jours.

La Légion nous a reçus avec élégance : accueil, présentation de ses missions, participation des cadres à nos conférences, apéritif sous un soleil tamisé : nous étions bien avec eux. Merci monsieur le colonel CHAVANAT, merci messieurs les Légionnaires.

Dans l'après-midi, nos voitures ont sillonné à petite vitesse la garrigue pour rejoindre une ZL qui ne vise désormais plus que les étoiles. Nous avons continué notre périple odoriférant par le PCT de Rustrel, qui a été sauvé de l'implosion par l'enthousiasme du professeur WAYSAND pour l'écoute du silence et des très faibles bruits. Les officiers de tir présents n'ont eu aucune difficulté pour se revoir remontant le « tuyau » vers le poste de commande et les mécanos, avec leur « caisse à clous », pour des dépannages H24.

Lorsque nous sommes ressortis de la galerie souterraine, la lumière et la chaleur du soleil, les odeurs du thym, des chênes et du romarin nous ont enveloppés. J'ai eu une pensée pour mes amis bretons, marins sur le SNLE, en patrouille quelque part dans les profondeurs de l'Atlantique. Et si j'avais eu un choix à faire, j'avoue que j'aurais préféré défendre mon pays entouré de son histoire plutôt que d'être au fond de la mer pendant 45 jours.

Soyons réalistes : la paix en septembre 2007 est dans le petit village médiéval de Rustrel ainsi que dans mon petit port breton, à mon retour. Merci à ceux à qui je la dois, cette paix, depuis si longtemps maintenant.

De temps en temps, il faut le dire et l'écrire.

Jacques PENSEC.

ALBION : La vie en capsule.

L'horloge murale indiquait deux heures du matin. Il s'agissait d'heure « zoulou » ou d'heure universelle. Comme nous étions le 30 juin, cela signifiait en réalité qu'il était quatre heures du matin ; décalage accentué par l'horaire d'été. Bientôt, dehors le soleil de Provence se lèverait et inonderait le plateau de son exceptionnelle luminosité. Pour nous, ici sous terre, tout cela importait peu car nous devons supporter nos soleil artificiels et ce jusqu'à l'heure de la relève. Confortablement installé dans mon fauteuil de dentiste amélioré, je laissais divaguer mes pensées.

Dans la pénombre du Poste de Conduite de Tir (PCT), communément appelé « capsule », tout paraissait surnaturel. Les écrans encore allumés soulignaient de leurs taches multicolores les relatives ténèbres. On ne distinguait des pupitres que les diodes lumineuses éclairant les différentes touches. Ici, tout était calme à 450 mètres sous terre. Tout était calme mais pas vraiment silencieux. Le conditionnement de la capsule ronronnait en permanence et les ventilations des différentes baies électroniques maintenaient un niveau sonore de plusieurs décibels. A côté, dans le local technique, mon alter ego profitait de la couchette pour quelques heures de repos. Arrivait-il réellement à dormir ? Car le bruit était encore plus intense à côté des onduleurs et des baies de transmissions par ondes de sol. Certains d'entre nous se plaignaient d'ailleurs de pertes auditives plus ou moins confirmées par les médecins qui nous suivaient régulièrement.

La vigilance se mit à clignoter, je l'acquittais aussitôt avant qu'elle ne se mette à hurler. C'était notre incontournable assurance réveil, témoin de notre capacité à réagir en permanence. Nos alertes s'égrenaient à son rythme, toutes les heures en temps normal, toutes les quinze minutes en période de montée en puissance ou d'exercice. Si nous ignorions la vigilance, elle résonnait dans un premier temps dans le local opérationnel, puis retentissait dans la couchette et, enfin, si aucun de nous ne réagissait, elle interrompait la surveillance des zones de lancement pour la confier automatiquement à l'autre poste de conduite de tir. Nous pouvions être intoxiqués ou asphyxiés. Une procédure particulière d'intervention était alors déclenchée pour nous évacuer.

La journée passée avait débuté à huit heures dans le bureau du commandant d'escadrille. Le programme était simple : une visite des maires du Plateau et la poursuite de l'entretien « un an » sur la zone de lancement (Z.L.) 1.4. Nous avons ensuite effectué notre entraînement quotidien au simulateur de tir : les procédures furent déroulées sans problème et le tir final fut réalisé dans les délais impartis.

A l'issue, nous nous étions rendus dans les cuisines du mess des officiers pour y effectuer notre ravitaillement. Pour nous, toutes les chambres froides et autres réserves des différents mess de la base étaient toujours ouvertes. Nous y avons choisi aléatoirement chacun des repas différents afin d'éviter que l'on puisse nous empoisonner.

En fin de matinée, les gendarmes de l'air nous attendaient à l'entrée de la base pour nous escorter jusqu'à notre lieu de travail souterrain distant d'une vingtaine de kilomètres. Tels des « VIP » (l'importance de notre mission exigeait cette précaution), nous partions bien accompagnés. Cependant, notre vieille « 4L » militaire ne ressemblait en rien aux luxueuses voitures officielles. Nous avons roulé trente minutes, sous bonne garde, au milieu des champs de

lavande et des odeurs de garrigue. Nous arrivions vers midi devant le portail du PCT n° 1. Nous allions quitter le déjà chaud soleil de juin, pour retrouver la froideur grise des galeries. La transition était rude.

Les premières grilles et portes blindées étaient franchies sous le contrôle toujours attentif des commandos de l'air. A l'intérieur de la conciergerie, les deux mécaniciens de permanence nous avaient assuré du bon état de fonctionnement des équipements de l'ouvrage. Nos affaires chargées sur le tracteur électrique, nous avons débuté notre lente et sinueuse progression sous la montagne.

Il était midi trente locale lorsque l'équipage descendant nous accueillit avec impatience dans la capsule. Après la passation des consignes, il s'empressa de nous abandonner, devinant qu'un splendide soleil l'attendait dehors. Le repas fut vite consommé car on annonçait les visiteurs accompagnés du Général. Au même moment, le responsable de l'intervention sur la Z.L. 1.4 nous signala son arrivée sur le site et le début des procédures de pénétration à l'intérieur du silo. Il s'ensuivit un dialogue ésothérique réservé aux seuls initiés : « TAOPPA envoyé, SMIL 1 DEF, je prends l'ISS, P 31801... ».

La visite se révéla intéressante : le briefing de présentation étant parfaitement connu et les questions posées pertinentes. Les visiteurs s'en étaient retournés visiblement impressionnés par notre démonstration. L'intervention sur la Z.L. 1.4 se poursuivait sans difficulté, ce qui nous permit d'effectuer les contrôles internes, documentation, transmissions, tour de capsule... En fin d'après-midi, il nous restait à valider l'entretien sur la 1.4 par l'envoi de télécommunications de mise en œuvre. Les ordres s'enchaînèrent normalement et la zone fut rendue disponible vers 18 heures locales.

Nous ébauchions le menu du soir lorsque le téléphone orange (et non rouge) retentit. Rapidement, chacun se retrouva à son poste, le cœur battant un peu plus vite. Les récepteurs de transmissions commencèrent à crépiter « ici COFAS 1, exercice d'engagement ». Méthodiquement, nous déroulions la procédure d'engagement maintes fois répétée au simulateur. Succession de phrases courtes, de questions et de réponses, gestes précis de nos mains pianotant sur nos pupitres, pour aboutir quelques instants plus tard à l'affichage des « Missiles partis exercice ». En aucun cas, nous ne risquions de faire partir réellement les missiles.

Encore quelques heures de veille et la matinée s'achèverait, occupée par les différents contrôles techniques : les essais de transmissions, le suivi des interventions programmées et le nettoyage de la capsule. Après la relève, nous retournerons sur la base pour rendre compte de notre alerte. Nous demeurerons en astreinte à domicile jusqu'au lendemain huit heures. Deux jours de repos et le cycle d'alerte reprendrait. Une autre alerte, avec un autre équipier. Une alerte ordinaire pour une mission extraordinaire au service de la paix.

Commandant Eric VOLONTIERS

Extrait du livre d'Alexandre Parigaux « les sentinelles de la paix »

Les photos sont de Jean-Pol Puisné. Merci.

